

Un amour manchot : [suite]

Autor(en): **Besancenet, Alfred de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 32

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187793>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

tait guère difficile aux deux dineurs de suivre le précepte oriental, à teneur duquel « parler est d'argent et le silence est d'or. » On se borna de part et d'autre à quelques grimaces de reconnaissance et de satisfaction; l'Anglais faisait de temps en temps claquer sa langue ou portait la main sur l'estomac, avec un regard admiratif, cela afin de témoigner de son bon goût et du caractère tout particulièrement savoureux des mets.

Une circonstance imprévue provoqua toutefois, au bout d'une demi-heure, un commencement d'entretien. Dans certain ragoût, le fils d'Albion crut pouvoir reconnaître un individu de la race féline, autrement dit un chat de ménage. — Miao, miao ?... exclama-t-il en regardant son vis à vis.

Le Chinois ne fit pas attendre sa réponse, également laconique et expressive :

— Waou, waou, waou !

On adresse la question suivante à un journal français :

L'usage de se rendre à un mariage en redingote, est-il admis ? — Le marié lui-même, surtout dans le haut monde, ne se marie-t-il pas souvent en redingote ? — L'habit n'est-il pas exclusivement réservé aux soirées ?

Réponse :

Dans la haute société, il est d'usage d'assister en redingote à un mariage. Le marié lui-même peut se permettre ce vêtement pour la cérémonie, sans déroger au bon goût. Enfin, pour répondre à la troisième question, nous dirons que l'habit ne se porte jamais le jour, à moins qu'il ne s'agisse d'une cérémonie officielle, où, pour un civil, il tient lieu d'uniforme.

Lo riquiqui dè premiere qualitâ.

La municipalité d'A..... avâi décidâ dè fêrè ramassâ lè coïncoirès per tot lo territoire dè la coumouna, et tsacon, suivant diêro dè pousès dè terrain l'avâi, devessâi ein fourni tant dè quartérons po lè destruire, kâ cliâo tsancrès dè bêtès dépeliont tot. Quand le sont voîrès, le râodzont cein qu'on met dein la terra, et quand le coumeïncont à prevolâ, le vo dévîont on âbro tot coumeïnt on protîureu 'na poura dzein.

Papillon (qu'est lo mémo nom què Prevolet) étâi vegnolan tsi dâi damuzallès qu'avîont héretâ lo bin dè l'âo père qu'étâi z'u moo. Cé Papillon demâorâvè tsi Binbin, lo tenolier. Adon on dzo que lo tenolier dévessâi distillâ dâo marque po fêrè dâo riquiqui, qu'on lâi dit suivant lè veladzo dâo bringo, dè la goutte, dâo mame, dè la dzauna, dâo fi dè fai, dâo chenapse, etc., l'avâi preparâ sè tsâodâirès, quand Papillon revegnâi dè pè la campagne avoué 'na breinta de coïncoirès que l'avâi ramassâ. Papillon pousè sa breinta dein la distiléri, et po gravâ âi bêtès dè dècampâ, l'âo vaissè per dessus dou âo trâi cassès d'édhie tsauda po lè z'étoumi et po que sâi pe ézi dè lè mësourâ, et lè recouvrè d'on gros panaman. On momeïnt après, on ovraï dâo tenolier que vâi cliâ breinta recouvertâ, sè peïnsè que l'est on voïadzo dè marque que son camerâdo a dza apportâ, et coumeïnt on étâi dévâi lo né et qu'on ne vayâi

pas tant bé, l'eïmpougnè cliâ breinta sein sè démaufiâ dè rein, la vouldè dein la tsâodâire et sè met à tserriyi dâo marque po fini dè la reimpliâ, après quiet l'allumè lo fû, que cein a bailli on part dè damès-djânès dè goutte, qu'ont étâ messès dè coté.

Binbin, du cauquîès z'annâîs, veindâi lo mame que distilâvè à n'on carbatier dè pè Berna, cé tsi quoui lè gratta-papai dâo tsâté dè Berna allâvont bâirè la goutte. On matin que trâi dè cliâo monsus lâi demâdâvont on petit verro, lo carbatier l'âo z'eïn baillâ dè cliâ iô Papillon avâi fournâi on eïmpartiâ dâo marque.

— Tonaire, la finna gotta! se fe on inspetteu fédèrau, qu'étâi ion dè cliâo trâi. Vaissâ z'eïn vito encora ion. Dè iô lâi vo ?

— Eh bin, l'é atsetâie dè Binbin, dè pè lo canton dè Vaud, que la mèournè du grandteïmps.

— Jamé n'eïn é bu dè l'asse bouna.

— Mè non plie, se fe on colonet qu'a assebin onna plîace perquie, l'a on gout d'alogne qu'on s'eïn reletsè lè pottès. Vu assebin redroblîâ.

Et diabe lo mein dè cinq petits verro tsacon que l'eïn buront. Et quand ti lè z'autro suront cein, lo carbatier ein débitâ tant, que l'écrise à Binbin dè lâi ein envoi on sètâi tot lo drâi dè la méma.

Binbin qu'avâi étâ destrâ eïmbétâ quand sut que l'avâi distillâ dâi coïncoirès et que son mame étâi parti po Berna, fut frou dè cousins quand reçut la lettra dâo carbatier, et l'eïn recaffâ tot à se n'ése, et coumeïnt n'îavâi pas moïan d'eïn respédiyi dâo mémo, lâi reponde que l'étâi bin fatsi, mâ que n'eïn n'avâi pereïn, vu que ne poivè fêrè dè cliâ premira qualitâ què ti lè trâi z'ans.

UN AMOUR MANCHOT.

III

Georges eut un petit éclat de rire qu'il réprima aussitôt; l'enfant était si sérieuse qu'il lui sembla cruel de se moquer de sa naïve innocence. Au fond du cœur il en voulait à Mme Constance d'avoir dépoétisé aux yeux de Germaine cette inoffensive statue, son premier amour.

Il ramena sa cousine devant le bureau du grand-père, prit un crayon, et sur une feuille arrachée à un registre de compte, il dessina l'amour le bras droit courbé, la main à la hauteur du visage et le doigt sur la bouche. Le baron faisait alors son tour de parc; ils étaient seuls. Germaine, les yeux fixés sur le papier, suivait sans respirer tous les mouvements du crayon. Elle croyait toujours voir paraître la fourche, aussi eut-elle un mouvement d'étonnement lorsque Georges, jetant son crayon, dit gaiement :

— C'est fini. Es-tu contente ?

Elle resta sans répondre, mais on jugeait à l'expression de son regard qu'elle cherchait une explication.

— Cousin, dit-elle, pourquoi donc a-t-il le doigt sur la bouche ?

— Germaine, reprit Georges en souriant, ton ange, qui s'appelle en effet l'amour, est quelquefois méchant, mais souvent aussi il est très bon, et, s'il a le doigt sur les lèvres, c'est pour montrer qu'il est discret.

L'enfant fixait sur Georges ses grands yeux étonnés.

— Dites-moi, cousin, amour, cela ne signifie-t-il pas aimer beaucoup, beaucoup ?

— Mais, oui.

— Quand on aime beaucoup quelqu'un, on ne peut donc pas le lui dire ?

— Cela dépend, reprit Georges. Les petites filles

comme toi peuvent toujours le dire, mais quand elles deviennent grandes, elles doivent avoir bouche close, c'est à ceux qu'elles aiment à deviner.

Trouvant la leçon suffisante, Georges se leva et ajouta gaiement :

— Prends ton volant, petite, nous jouerons sur la terrasse, en attendant grand-père.

Tandis qu'il sortait, elle prit la feuille où était dessiné l'amour, la plia, la cacha dans son fichu, puis vint avec raquettes et volants rejoindre Georges au jardin.

L'aïeul et le petit-fils, qui se rencontraient trois semaines par an, avaient l'un pour l'autre l'attachement que donne le lien du sang, mais que l'absence prolongée rend nécessairement très calme. Georges, d'ailleurs, qui entraînait dans une vie nouvelle, avait l'entraînement de l'inconnu. Aussi vit-il avec bien plus de plaisir que de peine la fin de son congé. Il assura de très bonne foi qu'il reviendrait l'année suivante. Pour lui, une année était si peu de chose ! L'aïeul voulut le croire aussi ; d'ailleurs, le passage de Georges au château n'était jamais qu'un incident, Germaine seule était dans la vie du baron la chose indispensable.

Le jour du départ, on se quitta presque gaiement, comme des gens qui ne se disent point adieu, mais au revoir. La vieille carriole du baron, attelée pour conduire Georges à Feurs, où il devait prendre le coche, vint s'arrêter juste en face de l'amour. Le voyageur était déjà sur le marchepied, quand il sentit deux petites mains qui le retenaient par son manteau. Se retournant, il vit les yeux pleins de larmes de Germaine. Enlevant l'enfant, il l'embrassa. Alors, laissant tomber sa tête sur l'épaule de son cousin, elle murmura bien bas :

— Je vous aime beaucoup : je vous le dis parce que je suis petite, quand je serai grande, je ne vous le dirai plus.

Il l'embrassa encore, et la posant à terre il sauta dans la carriole, qui partit. — Au revoir ! au revoir ! cria-t-il gaiement.

A midi, le curé vint dîner ; on causa un peu du voyageur, puis on fit la partie de piquet ; le lendemain, le château avait repris ses habitudes uniformes et tranquilles.

Mais pendant un mois on entendit la voix grondeuse de Mme Constance. Germaine revenait chaque jour du jardin couverte de boue ; les mains et le tablier étaient particulièrement maculés. Les remontrances ne l'amenèrent pas à avoir plus de respect pour sa toilette ; on porta l'affaire devant le grand-père, mais il parut trop indulgent, et Mme Constance en appela à M. le curé. La désobéissance étant un gros péché, une petite fille qui se préparait à sa première communion, devait être avant tout soumise et obéissante.

Germaine écouta, les yeux baissés, le bienveillant sermon de son pasteur et promit de ne plus recommencer. Peu lui importait d'ailleurs, son grand travail était terminé, et ce travail, c'était le bras de l'amour, un bras impossible. Elle avait pétri de la terre et lui avait donné une espèce de forme qui rappelait de très loin le dessin de son cousin. Son œuvre lui semblait belle ; elle le cachait dans un buisson d'aubépine, tout au fond du parc. Un matin, elle prit un panier, annonçant, toute rouge de son mensonge, qu'elle allait ramasser des pommes. Le panier reçut cette rare sculpture, qui entra clandestinement au château, puis fut enfermée dans une armoire, dérobée aux regards par une pile de jouets abandonnés.

L'hiver vint, la pluie et la neige défoncèrent le jardin et les chemins. Germaine ne sortit plus que le dimanche, et pas même tous les dimanches. A la fin de janvier, le curé, qui avait été à Feurs, apporta une lettre de Georges : il souhaitait à tous une heureuse année ; lettre de jeune homme qui remplit un devoir. Au temps de l'été, Germaine fit sa première communion et demanda la permis-

sion d'envoyer une pieuse image à son cousin. L'image alla à Paris lentement et finit par trouver l'officier à Prague, que le colonel Chevert venait d'enlever par escalade le 26 novembre 1741. Enfermé là avec la garnison, Georges ne quitta la ville qu'à sa reddition, le 2 janvier 1743. Pendant ce long temps, l'âge usait le baron de Luzac, dont le reste de vie se concentrait sur Germaine.

Chez les petites filles, la transition qui les fait femmes est souvent rapide. La solitude, l'obligation des soins à donner à un vieillard avaient plus agi sur l'esprit de Germaine que ne l'eussent fait les années. Forte, comme le deviennent les jeunes filles qui vivent au grand air, habituée forcément au gouvernement d'une maison, elle avait à treize ans le développement d'une femme faite et les airs dignes d'une châtelaine. Insensiblement, tout le personnel du château avait senti que le commandement lui revenait de droit ; on comprenait que le grand-père touchait au terme de son pèlerinage terrestre, il fallait s'assurer la bienveillance de la jeune maîtresse.

(A suivre).

Boutades.

Dans un village célèbre par ses sources minérales, le médecin de l'établissement thermal reçoit les baigneurs qui débarquent en foule dans son cabinet. Il écoute leurs doléances sans quitter des yeux un journal qu'il lit avec intérêt et oppose au récit de ses clients cette réponse invariable : Prenez nos bains, croyez-moi, et vous irez mieux.

— Docteur, lui dit un des consultants, on m'envoie ici, et pourtant je dors bien, je mange beaucoup, je bois sec et je ne souffre nulle part.

Le médecin, sans interrompre sa lecture :

Buvez notre eau, et tout ça passera.

Alphonse et Victor, deux bohèmes, viennent de fêter leur rencontre au café et font assaut de générosité au moment du paiement.

— Tu sais, aujourd'hui, c'est moi qui régale.

— Non pas, c'est moi.

— Tu me ferais d'la peine.

— Mais puisque j'te dis que j'tai invité.

— Alors, si tu y tiens, je ne chicane plus.

— A la bonne heure, t'es raisonnable. Mais c'est que, vois-tu, j'ai pas l'sou.

— T'as pas l'sou, comme ça se rencontre ! Moi non plus.

Deux individus se chamaillent violemment et sont prêts à en venir aux mains.

— Propre à rien !

— Canaille !

— Filou !

— Gredin !

— Lâche ! tu fais le malin parce que tu as un bâton ; mais pose-le donc un peu, et tu vas voir !

L'homme au bâton, confiant dans son biceps, jette à terre le morceau de bois.

L'autre aussitôt le ramasse, en donne à tour de bras une demi douzaine de coups sur la tête de son adversaire et s'écrie :

— Hein ! je te l'avais bien dit que tu allais voir !

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOU & C^{ie}.